

# Orages...

Autor(en): **Gérard, R.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **26 (1958)**

Heft 7

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-569335>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# ORAGES...

*par R. Gérard*

L'orage a éclaté au début de la nuit. Ce fut un soulagement pour la nature entière; les plantes aussi bien que la maison et que moi-même n'en pouvions plus de l'angoisse d'attendre. Le crépuscule avait pesé jusqu'à m'étouffer. Les éclairs sillonnaient le nuage violet posé immobile sur les collines et les heures passaient dans un silence insupportable. J'avais pris un livre mais, trop nerveux pour m'y attacher, je succombais à la somnolence quand le premier coup de tonnerre secous la maison. Aussitôt après le vent s'éleva et la pluie crépita. J'eus envie d'aller nu dans le jardin pour détendre mon corps sous l'averse, mais la violence des éléments m'inquiéta. J'avais repris mon livre; un cri emplissant la nuit me le fit tomber des mains. C'était un cri de douleur; un hurlement de bête blessée, mais ce n'était pas d'une bête j'en étais certain. Je poussai les volets donnant sur la route, une lampe à la main je tentai de percer l'obscurité. La faible lueur n'éclairait que quelques mètres de terrain et se heurtait à un rideau de pluie. Mêlé au crépitement des gouttes, j'entendais un gémissement, comme les sanglots d'un enfant. Un éclair illumina le paysage, puis un autre aussitôt, et je vis une forme d'homme étendue dans le fossé, un bras s'agitait vers moi. Je compris aussitôt ce qui s'était passé; souvent je l'avais imaginé et me méfiais d'une grille qui, barrañt le fossé, était sans doute destinée à retenir les débris tombés à l'eau au temps ancien où ce fossé était ruisseau. Maintenant cachée dans des touffes de chardons, rouillée, tordue, à demi-arrachée, la grille restait un danger pour tout imprudent, homme ou animal, qui, tombant dans ce fossé, risquait de s'y embrocher. La négligence autant que l'incertitude d'en avoir le droit m'avait trop longtemps retenu de la supprimer.

Ma lampe s'éteignit dès que je fus dehors et je courus dans la nuit, aveuglé, bousculé par la rafale, vers la forme entrevue. Ses gémissements me guidaient et les lueurs espacées des éclairs. Quand je fus près de lui, je vis que je ne m'étais pas trompé, l'homme était couché sur la grille. Une peur affreuse me saisit que les pointes aient perforé le ventre ou la poitrine et que l'homme mourut sans que je puisse le sortir du fossé, pire encore parce que je pouvais l'en tirer maladroitement.

Je tentai néanmoins de le soulever car chaque instant pour lui comme pour moi était intenable. Il poussa un cri et s'abandonna dans mes bras, évanoui, mais libéré du fer. Je l'emportai vers la maison, serré contre ma poitrine, sans effort, car l'angoisse et la nécessité de lutter contre la tempête me faisaient oublier la peine de ce poids? Je l'étendis sur le divan de la salle. Mon visage ruisselait; voulant l'essuyer, je m'aperçus que mes mains étaient pleines de sang. Comment pouvais-je soigner une blessure inconnue, comment quérir un médecin, chercher un secours dans la nuit et l'orage? Ces questions redoublaient mon angoisse. Ma maison est isolée à près d'un kilomètre du village, dix mesures accrochées à la route, et le bourg le plus proche est à deux heures de marche par des chemins difficiles. J'ai choisi, aimé cette solitude où je me suis

enfermé depuis la mort de ma femme, mais l'horreur de ne pouvoir sauver un être peut-être mourant me fit considérer en cet instant ma liberté comme une prison. Je n'avais d'autre recours que moi-même et devais m'imposer d'agir seul.

Les vêtements de l'homme étaient trop tachés de sang pour que je puisse deviner sa source. Je pus retirer facilement la veste qui avait glissé des épaules mais il était impossible d'ôter la chemise sans remuer le corps inerte, je dus la couper puis, doucement, j'essuyai le torse mouillé; aucune blessure n'y était visible. Je ne craignais rien pour le dos puisque l'homme était tombé en avant sur la grille, mais j'avais très peur de le voir éventré. Il fallut me décider à ouvrir le pantalon. Je le détachai, découvris le ventre; aucune plaie n'apparut. Pourtant, la blessure était proche puisque des ruisseaux de sang coulaient entre les poils. Je fis glisser lentement le pantalon le long des hanches. Je ne sais si c'était l'effet de l'angoisse nerveuse, de la vue du sang, mais j'éprouvais une étrange exaltation à dénuder ce corps. L'étoffe collée sur la plaie me la fit découvrir; ce n'était pas si dangereux que je l'avais craint. Le fer avait pénétré le haut de la cuisse gauche, sans doute peu profondément, puis par un geste imprudent, l'avait déchirée sur trois doigts de largeur. Une autre plaie à la cuisse droite n'était guère plus qu'une écorchure.

L'homme était nu, son pantalon descendu jusqu'aux genoux. Mais devrais-je dire l'homme? Je m'aperçus que c'était plutôt un adolescent. Malgré sa musculature visible sous la peau brune, il avait la minceur gracieuse et pure de la jeunesse. Mais je ne m'attardais guère à l'observer. Un désir de tendresse mêlé de peur, de je ne sais quelle violence faisait trembler mes mains. Je m'obligeai à des soins pratiques et urgents. Je lavai d'abord à grande eau les membres ensanglantés puis versai sur les plaies le contenu d'un flacon d'eau de vie. Le garçon gémit, tressaillit et ouvrit les yeux. Je dus le maintenir jusqu'à ce que la douleur se calmât un peu. Puis je mis de l'huile sur la blessure et déchirai une étoffe pour en faire des pansements. Pendant ce temps je parlai, tentant de rassurer le garçon, lui expliquant que sa blessure n'était pas grave, qu'il était en sécurité. Il m'écoutait sans répondre et ne semblait pas me comprendre. Ses grands yeux noirs me fixaient, il contempla la chambre et son corps nu avec stupeur, toucha les pansements du bout des doigts puis, terrassé par la fatigue, il se détendit et ferma les yeux. Je voulus avant qu'il soit endormi nettoyer son visage et son corps. Il se laissait faire, semblant insensible. Débarrassé de la boue et du sang, le visage m'apparut très jeune. Les cheveux noirs bouclaient sur son front, les traits pleins, à peine duvetés, étaient ceux d'un enfant et la bouche rouge, gonflée, avait la fraîcheur d'un fruit. Tout le corps autant que le visage était très brun. Je pensai que ce garçon était évidemment de race méditerranéenne, ses vêtements étaient ceux d'un vagabond. Je me réservai de l'interroger plus tard. Confiant en l'aspect de sa blessure, je n'avais plus qu'à le laisser reposer. Je me décidai à regrets à couvrir ce beau corps d'une couverture. Dès qu'il fut caché, le malaise que j'éprouvai à sa vue disparut, mon cœur cessa de battre trop fort et je retrouvai le sentiment des choses extérieures. Le vent hurlait toujours, mais la pluie avait cessé et l'orage ne grondait plus qu'au lointain.

Je croyais le garçon endormi, mais il ouvrit les yeux, me sourit et dit quelques mots que je ne compris pas. C'était, il me sembla, de l'italien, mais prononcé dans une forme patoise qui me le rendait incompréhensible. Son sourire était si doux et enfantin que je me permis, ne pouvant répondre par des mots, de caresser sa joue. Il soupira, ferma de nouveau les yeux.

Je me décidai à sortir dans la nuit. Le vent avait nettoyé une partie du ciel où les étoiles scintillaient; le paysage mouillé s'éclairait de leurs reflets. J'allai sur la route jusqu'au lieu de l'accident. Ce trajet qui m'avait paru si long quand, chargé d'un corps, je luttais contre la pluie, n'était que de quelques mètres. Au bord du fossé, je trouvai une musette de toile, en la mettant à mon épaule j'éprouvai un élan de tendresse pour celui qui l'avait portée. Pourquoi ce sentiment? Je ne songeai pas à m'en étonner. Le garçon blessé, égaré, était sous la dépendance de mes soins et cela me suffisait pour l'aimer. Entre cette raison et mon trouble suprême de son corps je ne fis aucun rapprochement. J'avais trop longtemps vécu seul, d'abord dans un chagrin sauvage puis dans la paix végétative, pour savoir encore analyser mes sentiments. L'impression puissante qu'une présence était dans ma maison suffisait pour me bouleverser. La musette oubliée et la grille me prouvaient que je n'avais pas rêvé l'heure précédente. La pluie avait nettoyé toute trace de sang et de pas. Si j'avais ressenti une chaude douceur en ramassant la musette, en revanche la grille dangereuse m'inspira une colère aveugle. Je sautai dans le fossé et avec rage je la secouai, je l'arrachai, m'écorchant les mains, puis je la jetai au loin dans les roches. La terre humide s'était éboulée sur mes pieds les chardons m'agrippaient. Soulagé, je ris de mon enfantillage. Plus de grille ni de tempête, une lumière derrière ma fenêtre m'appelait, je me sentis joyeux et fort, je rentrais vers ma lumière.

Le garçon s'était endormi. La douleur, sensible encore dans son sommeil, crispait ses sourcils, mais sa respiration s'échappait régulière des lèvres gonflées. Je m'assis loin de lui sous la lampe et entrepris d'explorer ses affaires. Ce n'était pas indiscretion mais nécessité. Je comptais faire venir un médecin et pouvais avoir à m'expliquer auprès de lui sur cette présence. La musette ne m'apprit rien, elle contenait une chemise, des mouchoirs et du pain. Je me décidai à fouiller la veste et y trouvai dans un portefeuille un peu d'argent, une fleur séchée, une image religieuse et un passeport au nom de Luigi Simoni, âgé de dix-huit ans, originaire d'un village de Vénétie. Il avait passé la frontière quatre jours plus tôt. Une lettre écrite en italien mais datée de France compléta ces renseignements. Elle venait d'une entreprise de maçonnerie de la région de Nîmes et engageait Luigi Simoni en qualité d'apprenti-maçon sur la recommandation d'un des ses parents. Je n'avais rien de plus à apprendre. Je rangeai les papiers et les vêtements de Luigi et m'assis près de son lit. Les heures de la nuit passèrent insensibles et douces, je n'avais nul besoin de dormir. Écoutant le souffle de cette vie, je me sentais heureux, j'oubliais ma vie inutilisée, le deuil et le renoncement. Attentif à ce visage que le sommeil fermait et livrait à la fois, je murmurais le nom de Luigi et, au gré du rêve qui m'emportait tout éveillé, j'ajoutais: «Mon petit...»

Je m'étais assoupi sans m'en rendre compte, les premiers rayons du soleil m'éveillèrent. D'abord, je fus surpris de me trouver habillé dans un fauteuil, les événements de la nuit ne me revinrent à la mémoire qu'en voyant Luigi étendu sur le divan. Il s'était découvert pendant son sommeil et je le revoyais nu. Un chaud sentiment de joie m'envahit; pour la première fois depuis longtemps, la perspective des événements de la journée m'emplit d'énergie. Un être vivant dépendait de moi, ce corps doré avait besoin de moi. Je me sentais plus dispos qu'après une longue nuit de sommeil.

Il me fallait d'abord aller au village pour téléphoner à un médecin. Le seul appareil de téléphone est à la marie et je craignais de devoir expliquer les raisons de mon appel. Ce problème m'occupa pendant la route. Devais-je parler de la présence d'un vagabond sous mon toit? Il était difficile de la cacher et j'en étais contrarié, j'aurais aimé garder le secret de mon sauvetage. Le diable sait quelles jalousies me guettent, ma solitude m'a attiré, non l'hostilité, mais une sournoise malveillance. Ma femme était originaire de ce village, elle voulut y être enterrée et moi je me suis enterré aussi, vivant, près de sa tombe, dans les souvenirs de sa jeunesse. Les paysans ne me considèrent donc pas comme un étranger; dans les premiers temps j'aurais pu être accueilli si j'avais été plus sociable. A la longue, leur pitié est devenu mépris, on m'a évité, sans objet on m'a soupçonné. Des rumeurs sur l'étrange arrivée d'un vagabond blessé pouvaient m'attirer une visite de la gendarmerie et j'en craignais je ne sais quels ennuis.

Par chance, les travaux des champs occupaient les indiscrets, je pus téléphoner sans témoin. Je prévins la vieille Armance, une tante de ma femme qui vient chaque semaine veiller à mon ménage et dont l'humeur taciturne me convient, qu'elle ne vienne pas chez moi jusqu'à nouvel ordre. Elle me soupçonna probablement d'une recrudescence de sauvagerie et ne s'en émut pas. Je rentrai rapidement, délivré du village et des obligations.

Luigi s'était éveillé en mon absence et, saisi d'effroi en se trouvant seul, abandonné, dans une maison inconnue, il avait voulu se lever. Je le trouvai étendu par terre près du lit, ses pansements arrachés, et des blessures rouvertes le sang coulait abondamment. Comme un enfant perdu, il pleurait à longs sanglots et, quand il me vit entrer, dans un geste adorable il tendit les bras vers moi. Aussitôt, je fus à genoux près de lui, le serrent contre ma poitrine. J'étais partagé entre le désir de le rassurer et la nécessité de le soigner. Je le pris dans mes bras et le portai sur le divan, son sang tachait mes mains et mes vêtements mais je n'y prenais pas garde. J'étais saisi d'un trouble éperdu, incapable d'un geste utile, je m'attardais à le consoler et doucement je caressais ses cuisses comme si ce seul geste eut suffi à guérir ses blessures. Je ne me lassai pas de contempler son corps, de le toucher; malgré moi, ma main remontait des cuisses vers les hanches lisses, le ventre creux couvert de soie noire, le nombril profond empli d'ombre; peut-être, je ne sais plus, caressai-je aussi le sexe étendu sur le ventre, doré et chaud. Ma caresse s'attardait. Luigi se détourna de moi, mais son bras serrait toujours mon cou. Ma folie m'apparut brusquement. Je me ressaisis et m'é-

cartai. Je titubai comme un homme ivre. J'allai chercher de l'eau et remis les pansements. Luigi ne se plaignit pas, ne se regarda pas une seule fois. Après avoir terminé mes soins je ne sus plus que faire. Toute la matinée, j'errai dans la pièce, n'osant m'écarter, occupant mes doigts à d'insignifiants rangements, revenant cent fois auprès du lit où Luigi feignait de dormir, les yeux clos mais entrouverts dès que je m'éloignais. J'aurais voulu parler, mais à quoi bon, puisqu'il ne pouvait me comprendre? Et qu'aurai-je pu lui dire? Je ne parvenais pas à comprendre moi-même mes sentiments. Recueillir un enfant blessé dans une période de ma vie exaspérée de solitude, sentir près de moi une vie chaude et douloureuse, tendre et confiante, près de moi que j'avais cru desséché et qui était malade du besoin d'aimer, était-ce suffisant pour que j'éprouve ce trouble fébrile, ce sanglot noué dans ma gorge, ce tremblement d'assassin dans mes mains? Et pourtant, si quelqu'un avait exprimé un doute sur la pureté de ma tendresse, je n'aurais pas compris. En ces moments, je ressentais toutes les forces d'une passion dont je ne devinais pas le nom.

Le médecin vint peu après midi. C'était un homme des villes, sec et sévère. Il constata sans un sourire que les blessures étaient peu graves: un muscle déchiré, une plaie saine, ordonna quelques jours de repos, une réadaptation lente aux mouvements de la marche. Je comptais lui donner les raisons de l'accident mais son expression indifférente me fit abrégier mes explications. J'avais à faire, par chance, au type odieux et parfait de l'homme pressé.

Pendant cette visite, Luigi ne m'avait pas quitté des yeux. J'éprouvais son effroi et la confiance merveilleuse qu'il mettait en moi. Afin de le rassurer, je lui parlai longuement, répétant qu'il serait vit rétabli, qu'il ne devait rien craindre. Il ne pouvait comprendre, mais le son de ma voix suffisait à l'apaiser. Je fus heureux en imaginant que nous arriverions un jour à nous comprendre ainsi, négligeant la complication inutile des mots, nous créerions un langage primitif où le ton des voix seul nous exprimerait. Un si simple projet était assez pour m'enchanter, tant je me sentais heureux, léger, par la simple promesse des jours où Luigi devait me rester. Je passai une grande partie de l'après-midi près de lui expérimentant le pouvoir rassurant de ma voix. D'abord surpris, Luigi s'attacha bientôt au jeu, il m'écoutait et son visage arrivait à imiter l'expression de mes sentiments. Ainsi, je lui contais ma vie, ma jeunesse, le grand amour qui m'avait illuminé puis m'avait détruit, je décrivais ma réclusion volontaire, et soudain je m'arrêtai, stupéfait en découvrant que je critiquais cette douleur exagérée, que j'en traçais involontairement un tableau ridicule. Il fallait qu'un miracle m'eût changé, moi qui pensais moins d'un jour plus tôt que je me détournerais avec horreur de toutes lumières. J'avais pu sourire, rappeler avec entrain des souvenirs joyeux, je bavardais librement après une éternité de silence pendant laquelle j'avais cru détester le son de ma voix.

Après l'avoir fait dîner, je tentai de faire comprendre à Luigi que, sur l'ordre du médecin, il devait essayer quelques pas de promenade. Pour ce cas précis je regrettai le secours des mots, car il ne comprenait

pas mon intention et sembla effrayé quand je voulus le soulever du lit. Quel but pouvait-il imaginer à mes tentatives maladroités? Sa confiance si pure et entière cédait à une crainte instinctive lorsque je l'approchai. Les gestes trop tendres osés le matin l'avaient-ils gêné au point qu'il redoutât encore mon approche. Je fus honteux de ce souvenir, il me mit presque de mauvaise humeur. J'allai chercher une chemise et la lui tendis. Luigi eut alors un regard charmant, surpris et ironique qui me désarma. Vêtu de la chemise trop grande, appuyé contre moi, il fit le tour de la chambre. La douleur lui arrachait un soupir ou une petite grimace mais il ne se plaignit pas et quand il se rallongea la plaie n'était pas rouverte. Nous étions aussi fiers et heureux l'un que l'autre de ce résultat . Avant de quitter Luigi pour une nuit que je me promettais comblée de sommeil profond, je l'embrassai sur la joue comme on embrasse un fils. Il répondit par un sourire et un regard qui avait plus de douceur qu'un baiser. (A suivre)



Dessin de Tek, Zurich